Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 48

Artikel: Les guerres de Bourgogne : et l'Evêché de Bâle
Autor: Jecker, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-248260

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 4 décembre 1898 | N° 48 | Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS
DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 26me année, *LE PAYS*

Les guerres de Bourgogne
ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

Le 2 novembre, les Bernois paraissent sous les murs de Héricourt. Là, ils sont rejoints successivement par les contingents des Confédérés, à la ville de Bâle, de l'Evêché, de l'Alsace, de la Forêt-Noire, du Brisgau, du Hegau et du Kleggau. Le 8 novembre le nombre des combattants s'élève à 18.000. Il y a 8000 Confédérés et 2000 Strasbourgeois avec 250 chevaux et un train d'artillerie ; la ville de Bâle a fourni 2000 hommes ; l'évêque de Bâle, lui, n'a pu joindre à l'armée confédérée que les hommes de l'Ajoie et de la vallée de Laufon ; les soldats du reste de ses états sont occupés ailleurs.

Sous les murs de Héricourt, les chefs de l'armée alliée tiennent conseil et se décident à faire le siège de la ville. Héricourt était l'une des places les plus fortes de la Franche-Comté par sa situation entre les Vosges et le Jura, elle était pour ainsi dire la clef de la porte naturelle qui met en communication l'Alsace avec la Haute-Bourgogne ; c'était le Belfort de nos jours. La ville et le château étaient bien fortifiés et défendus par une garnison importante.

Les travaux du siège commencèrent le mardi 8 novembre. Bâle et les villes d'Alsace avaient amené de gros canons et les Strasbourgeois avaient leur grande *boîte* traînée par dix-huit étalons. Cependant l'artillerie alliée avait beau tirer ; les murs de Héricourt étaient solides et ne s'écroulaient pas. On accusait les artilleurs d'incapacité et l'impatience générale était augmentée par un froid rigoureux.

Ce furent les Bourguignons eux-mêmes qui se chargèrent d'accélérer la marche des opérations. Une armée bourguignonne, forte de 10, 000 à 12, 000 hommes et commandée par Henri de Blamont, s'approcha dans l'intention de faire lever le siège de la ville. Son but était de profiter des hauteurs boisées qui sont au nord de Héricourt pour surprendre les Confédérés et les battre dans leur propre camp. Mais les alliés eurent connaissance de l'approche des ennemis et prirent la résolution de marcher à leur rencontre. Ils se mirent en mouvement le dimanche 13 novembre, traversèrent la forêt de chênes qui se trouve au nord de Héricourt, puis s'engagèrent dans des terrains coupés par des ravins et couverts de bosquets et rencontrèrent tout à coup la cavalerie ennemie qui formait l'avant-garde. Les Bourguignons avaient leur camp près du village de Passavant situé au nord de Héricourt, à quinze kilomètres de distance; ils venaient de le quitter et avaient fait prendre les devants à leur cavalerie qui était leur force principale et qui, espéraient-ils, aurait vite mis en déroute les alliés dont l'armée ne se composait guère que d'infanterie. A peine les Confédérés eurent-ils aperçu l'ennemi que, comme le dit Schilling, qui était du nombre des combattants, « ils se mirent à genoux pour faire leur prière, selon la bonne habitude de leurs ancêtres » et qu'ils formèrent deux colonnes pour attaquer de deux côtés à la fois. L'attaque fut vive et impétueuse. Etonnés de se voir assaillis si vigoureusement par de simples piétons, la cavalerie bourguignonne prit peur quand elle vit le gros de l'armée suisse arriver en masses serrées, se débanda après avoir opposé une courte résistance, jeta même le désordre dans les rangs de l'infanterie et l'entraîna dans sa fuite. Du reste, le terrain où se livrait le combat, tout couvert de bosquets, d'étangs et de caneaux était trop défavorable à la cavalerie bourguignonne pour évoluer avec quelque chanse de succès. L'infanterie suisse chassa l'ennemi devant elle, massacrant tous ceux qu'elle atteignait jusqu'à la distance d'un demi-mille, après quoi la poursuite fut continuée par la cavalerie. Schilling fait observer que chez les Confédérés, à l'encontre des Bourguignons, l'infanterie et la cavalerie se prêtaient constamment un mutuel concours. « Toujours, dit-il, les bons compagnons précédaient et accompagnaient les cavaliers, et assommaient et transperçaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre. Ils disaient aussi aux cavaliers et leur criaient: Chers Messieurs, frappez dru et ne vous ménagez pas ; nous ne vous abondonnerons pas et s'il le faut, nous vous aiderons à abattre les chevaux.

Un riche butin attendait les vainqueurs. Le camp bourguignon était plein d'objets précieux que les seigneurs bourguignons traînaient à leur suite et de provisions qui tombèrent entre les mains des Confédérés. Ceux-ci trouvèrent excellents le pain blanc, la bonne viande et surtout le vin de Bourgogne. « Ils mangèrent et burent à cœur joie, dit Schilling, et tous étaient contents et joyeux. » Il ne fut pas facile d'arracher les soldats aux délices de leur festin. A l'arrivée de la nuit, les chefs furent obligés de vider des tonneaux pleins de vin pour mettre un terme au désordre et à l'indiscipline qui s'étaient emparés de leurs gens.

Le lendemain, la garnison d'Héricourt continuait à se défendre, ignorant ce qui s'était passé. Les collines et les forêts l'avaient empêchée d'observer les mouvements des combattants. Les Confédérés se chargèrent d'annoncer aux assiégés la défaite des leurs et pour les assurer du fait ils les conduisirent sur le champ de bataille, où gisaient de 1600 à 1800 Bourguignons tandis que les alliés n'avaient perdu que 70

Fueilleton du *Pays du Dimanche* 2

DRUMETTE

PAR

CHARLES DESLY

Un grondement se fit entendre parmi les sans-culottes.

— Il n'y a plus de baron, dit l'un deux.

— Plus de monsieur, dit un autre.

C'est juste... excusez-moi !... balbutia le jeune Savoyard, qui durant son voyage s'était mis au fait des exigences du jour. Je voulais dire le citoyen Drumette. Indiquez-moi, de grâce où, je puis le trouver.

— Où sont les traitres, répondit le plus farouche de la bande, où sont les ennemis de la France.

— Et la demoiselle ? osa questionner encore l'adolescent.

— Il n'y a plus de demoiselle ! s'écria la même voix.

— Et ma sœur Claudine ? murmura notre pauvre agneau fourvoyé parmi ces loups.

Ils commençaient à se fâcher, lui montrant déjà les dents.

Le sergent intervint :

— Camarades, commanda-t-il à ses hommes, aidez-moi donc à flanquer à la porte ce galopin-là !

Et lui-même, donnant l'exemple, il prit Claude par les épaules et le fit pirouetter sur les talons pour le pousser dehors ; mais, après un clignement d'œil à son adresse, et lui disant tout bas :

— Attends-moi dans la rue... Quand je sortirai, emboîte le pas... mais à distance et jusqu'à ce qu'un signe t'appelle à l'ordre... Motus !

Notre héros n'était pas encore revenu de sa surprise, qu'il se trouvait déjà sur le trottoir. Où donc avait-il entendu cette voix... cet accent du pays ?

Au bout d'un quart d'heure, le sergent reparut en dehors de l'hôtel, regarda de droite et de gauche, et voyant que Claude attendait de ce côté, le rejoignit et le dépassa, sans paraître l'avoir reconnu, s'éloignant d'un pas cadencé, mais superbe.

Le jeune Savoisien n'eut garde de manquer à la consigne, et, tout en l'escortant, il l'examinait, il l'admirait.

C'était un beau militaire, alerte et d'une désinvolture martiale. A peine avait-il vingt-cinq ans.

Il tourna plusieurs rues, atteignit un boulevard presque désert, et, se retournant enfin, attendit à son tour.

Claude s'empressa d'obéir à ce muet appel.

— Accoste !... lui dit le sergent, et dévisage-moi de près. Ne me reconnais-tu pas ? Voyons, Claude Guichard ?

— Jean-Marie ! s'écria Claude.